

Hans C. ten Berge

# De la langue

Traduit du néerlandais par Jan H. Mysjkin

pour douwe jan bakker dont les prononcables  
(prononcables) étaient le premier motif

Hans C. ten Berge est né en 1938 à Alkmaar dans le Nord de la Hollande. La publication, en 1964, de son premier volume *Poolsneeuw* (Neige polaire) appartient – avec *Overschrijven* (Transcrire) de Rein Bloem en 1966 et *Gedichten* (Poèmes) de Hans Faverey en 1968 – aux débuts d'une nouvelle génération de poètes qui se manifeste pendant la seconde moitié des années soixante. Les nouveaux poètes, H.C. ten Berge en premier, optent pour une poésie qui se veut tendue, concrète, informative, sans sentiments. Une attitude qui n'était pas du tout évidente aux Pays-Bas, qui, à l'époque, étaient dominés par les épigones de la poésie spontanée, métaphorique et associative des « expérimentaux » néerlandais des années cinquante.

L'influence de H.C. ten Berge sur les jeunes écrivains a été, et est encore, considérable, surtout par la fondation, en 1967, de la revue *Raster* qu'il oriente d'emblée vers les formes littéraires nouvelles, aussi bien en Hollande et en Flandre qu'à l'étranger. En outre, il réservait une bonne partie de la revue à la théorie en reprenant des textes sur la linguistique, la sémiotique et les sciences de la littérature. La fonction de *Raster* est assez comparable à celle de *Change* en France, bien que non limitée à la seule pensée « transformationniste ».

En dehors de trois volumes de prose, un recueil d'essais, une trilogie présentant des mythes et des fables empruntés aux Indiens, aux Eskimos et aux peuples arctiques et sub-arctiques, ainsi que maintes traductions (entre autres : Ezra Pound, Gunnar Ekelöf, Kenneth White, Nathaniel Tarn, Christopher Middleton, le théâtre Nô japonais, la poésie des Aztèques), H.C. ten Berge a publié six recueils de poésie : *Swartkrans* (Couronne noire, 1966), *Personages* (1967), *De witte sjamaan* (Le chaman blanc, 1974), *Va-banque* (1977, dont est extrait le cycle traduit), *Nieuwe gedichten* (Poèmes nouveaux, 1981), et *Matglas* (Verre dépoli, 1982).

Jan H. Mysjkin

## I

Tout ce qu'on exprime  
ou avale  
a passé la nuit chez le sens photophobe  
qui entre chien et loup  
derrière les dents fausses ou fermes  
vit sa vie charnue

après avoir appris  
à parler  
il se retranche peu à peu dans sa parole  
la bouche accorde aux mots  
une couleur trompeuse de simplicité  
qui à son tour  
pour ainsi dire  
façonne la poésie

## II

La poésie est existante  
quand on l'a sur la langue  
elle vit de rumeurs  
qui font toujours les gorges chaudes  
la langue qui touche le langage  
jusqu'en ses fibres les plus tendres  
fait chavirer en un clin d'œil  
le vers  
génital hors sens

## III

Un poisson dans l'écluse  
ni dedans, ni dehors  
un limaçon sans maison  
dormant sous le dais du palais  
un hamster qui serre le germe  
des langages dans chaque abajoue

## IV

La bouche s'ouvre comme une boîte d'or,  
la langue nage en émettant des mots  
par intermittence

amour et poésie  
sont toujours professées par les lèvres  
ce qui entre cul et caboche  
a commencé comme une réaction chimique  
prend forme  
en débouchant dans une phrase

amour et poésie  
sont ainsi professées par les lèvres  
la bouchè s'ouvre comme une boîte d'or,  
la langue nage en émettant des mots  
par intermittence

## V.1

esclave, chambrière, baveuse  
dans le royaume semi-aquatique  
de membranes, muqueuses, salives  
derrière des palissades embuées

entre ombre et lumière  
elle s'agite incessamment en avalant  
ou sommeille sur le souffle  
qui l'effleure chaque fois

## V.2

Bien que flattée de mets  
elle se montre pourtant mordue

elle compromet  
ce qui se tait  
et cingle  
ce qui lui déplaît

elle délie les langues  
                  mais reste cloîtrée  
dans cette maison de passage  
humide et froide  
                  et impuissante elle  
baise le derrière vert des dents

### V.3

Je me sers à proprement parler  
de la bouche  
tout en oubliant l'esclave  
qui nourrit mes pensées  
pour la vie forcée  
à servir les lèvres  
elle devient la maîtresse asservie  
de ma bouche

quand je parle quand je mange  
elle sent comment s'aiment  
dans son bouge la mie et le mot

languissante elle farfouille  
entre les deux –  
petite cochonne, à loisir  
se vautrant dans la bouillie

Mais aucune langue ne peut dévorer longtemps l'amour  
quand la phrase est prête et le pain  
dénudé, elle crache la motte  
des mots et engloutit le reste

### VI

Non plus d'essences l'image mais l'image  
des sens